

# Raconte-moi Aubonne... N°3

## Histoires de vaches

Il y a 35-40 ans, nous habitons au centre du village de Montherod, en face de l'église. Notre grange faisait face à l'entrée de l'église et l'écurie donnait sur la rue du Carre. Nous avons pour voisins la famille Chauvy qui habitait à l'angle de la rue du village et de la route de Gimel et la famille Chevallaz, qui habitait la maison après celle des Chauvy, le long de la route de Gimel.

A cette époque-là, Mme Chevallaz conduisait une Fiat Topolino et lorsqu'elle voulait monter au village en voiture, elle sortait de sa cour et circulait à moitié sur le trottoir qui longeait la maison et à moitié sur la route cantonale, à contre-sens, de sorte qu'il lui suffisait de tourner à gauche après la fontaine Marie-Thérèse (baptisée

ainsi par M. Chauvy, en l'honneur de la skieuse Marie-Thérèse Nadig) qui était dans leur cour.

Nous avons l'habitude de lâcher nos vaches de l'écurie afin qu'elles puissent aller directement au pré en bas du village. Un jour, nous avons laissé sortir nos vaches, l'une d'elle, plus nerveuse que d'habitude, descend la route et se retrouve nez à nez avec le capot de la voiture de Mme Chevallaz qui dépassait juste la fontaine au coin de la route.

« *La vache, surprise, exécute un saut de cabris au-dessus de la voiture, sans qu'une patte ne la touche. Mme Chevallaz s'est alors exclamée « Oh et bien dis-donc ! ».*

J'étais là, avec mon bâton, impuissante. La vache a ensuite tranquillement continué son chemin.

Nous faisons descendre les vaches depuis nos prés se trouvant en-haut de Montherod par le Chemin de la Croix pour les ramener à notre ferme au centre du village pour la traite. En face du bas de ce chemin se trouvait l'entrée du jardin de la famille Heitz. L'accès à cette maison se faisait soit par le haut mais aussi par la rue du Carre.

Au moment où se déroule cette histoire, les propriétaires effectuaient des travaux et l'accès au jardin était ouvert, tout comme ce jour-là, les deux portes-fenêtres du salon donnant sur le jardin. Je descendais avec le troupeau de vaches, mon mari m'attendait au village. Tout à coup, une des vaches est entrée dans le jardin puis dans le salon par l'une des portes-fenêtres. Le salon, à ce moment-là, avait une poutre centrale avec deux bras qui soutenaient la poutre faîtière. La vache était donc là. J'ai expliqué la situation à mon mari qui m'a rejoint. J'ai aussi pensé que si j'entrais par les portes-fenêtres du salon, elle allait prendre peur. J'ai donc demandé à Heidi, la propriétaire, s'il y avait une autre entrée, elle m'a donc fait entrer par la porte du bas et j'ai ainsi



*Suite du texte, page 2*

pu accéder au salon par des escaliers. J'ai demandé aux propriétaires de s'en aller et de ne pas parler afin que la vache n'entende que ma voix qu'elle connaissait et ainsi la rassurer. Il faut savoir que le sol du salon était en carrelage, qu'il y avait cette poutre centrale ainsi que deux vaisseliers remplis.

Nous avons plusieurs craintes: que la vache ne glisse sur le carrelage et se blesse ou qu'elle se frotte à la poutre centrale et la brise, qu'elle fasse ses besoins dans le salon ou qu'elle ne cause des dégâts aux vaisseliers. Les deux portes-fenêtres étaient toujours ouvertes mais l'une était plus proche de la poutre ainsi que de l'un des vaisseliers. La vache a fait quelques pas en direction de cette porte-fenêtre, a fait le tour de la poutre centrale puis, s'est ravisée et elle est sortie très tranquillement par l'autre porte. La chance a été avec nous, il n'y a eu aucun dégât et la vache ne s'est pas blessée. Une fois que la vache était dans le jardin, nous avons bien rigolé avec Heidi, puis, j'ai fait sortir la vache du jardin. Depuis cette aventure, les Heitz avaient mis une petite barrière au lieu de la ficelle qui faisait jusqu'alors office de séparation.

Une autre fois, une de nos génisses, qui broutait dans les champs au-dessus du Moulin, a traversé la route cantonale et s'était retrouvée chez Mme Regamey. Cette dernière nous appelle en nous disant qu'elle avait une vache sur sa terrasse. Nos vaches avaient encore les cornes en ce temps-là, Mme Regamey avait des chaises empilées sur sa terrasse et nous craignons que la vache ne se prenne les cornes dans cette pile et qu'elle secoue sa tête près de la baie vitrée. Mais non, nous avons pu lui faire quitter la terrasse sans qu'elle ne fasse de dégâts ou qu'elle ne se blesse.

Juillet 2022

Georgette et Bernard Hostettler

## De Cernier à Aubonne, souvenirs d'enfance

### Adieu à l'été

**Vous conviendrez, amis lecteurs, que nous avons eu un été superbe, dont le souvenir — puisque nous avons changé de saison — réchauffe encore nos cœurs.**

**O les beaux jours! Les longues journées ensoleillées. Ah! les soirées qui tardaient à venir, mais qui n'en finissaient pas! Bravo pour les vêtements très fantaisie que tout le monde portait et particulièrement la gent féminine.**

**Seul inconvénient: la sécheresse et ses corollaires. Mais la vigne, sobre de nature, mûrit; elle se prépare à ses proches vendanges. Déjà!**

★

**Les fêtes et autres réjouissances ont émaillé la période estivale. On n'a pas oublié l'abbaye des «Amis Réunis» qui a eu lieu les 24, 25 et 26 août. Le stand des Vernes résonne encore des coups tirés, et le Chêne du bruissement et des flonflons de la fête traditionnelle qui s'ensuivit. Conduits par l'Echo du Chêne, les cortèges ont parcouru nos rues pavées, rois couronnés et reines-fleurs, suivis des «amis réunis», fiers d'appartenir à une société fondée le 26 mars 1838...**

★

**C'est dans la messe populaire que les**

**Fêtes du Château se sont déroulées les 6 et 7 septembre. Cette manifestation triennale était conjuguée à la commémoration du 700<sup>e</sup> et notre commune avait décidé de s'y associer en offrant, entre autres, un grand buffet campagnard à toute la population, tant il est vrai qu'il n'est rien de plus fraternel et amical que de se serrer les coudes en mangeant. Après quoi, on participa à une partie officielle de belle tenue, coordonnée par l'infatigable Pierre-Alain Blanc, municipal.**

**Le feu d'artifice, tiré en fin de soirée, ajouta un bouquet d'étoiles multicolores à celles, plus lointaines, de cette belle nuit d'été. Il valait la peine d'assister aux spectacles composés pour l'occasion: «La guerre est finie», de Louis de Tscharner, interprétée par la troupe aubonnoise de la Dentcreuze a plu par la mise en scène ingénieuse et un texte original, inspiré par un fait réel ayant eu lieu durant la mobilisation: problèmes d'hommes, soucis de femmes. Eternel dilemme!**

**Quant à la Revue, écrite, jouée, chantée, mimée, animée par des acteurs du «cru», elle ne se raconte pas.**

**Il faut l'avoir vue, et si possible revue. Au revoir l'été!**

Olrac

*Le père de Mme Michelle Matzinger, M. Carlo Grundmann écrivait régulièrement dans les années huitantes dans le Jura Vaudois, journal aubonnois bien connu des anciens. Il relatait ses promenades dans les villages environnants, des sujets sur la vie locale ou des billets d'humour. Le sujet de celui-ci est de saison et revient sur l'été qui s'achève. Bonne lecture!*

C'est à l'âge d'un an et demi (en 1947) que j'ai été transportée dans une corbeille à linge en osier de Cernier (Val-de-Ruz) à Aubonne, Place de la Gare, où mon père, Carlo Grundmann, avait été nommé chef de gare. C'était encore au temps du tram et nous habitions dans l'ancienne gare. Au deuxième étage, je partageais une chambre avec ma sœur Françoise et mes parents occupaient une autre chambre. Au premier étage il y avait ce que nous appelions la chambre de ménage et une autre pièce salon-salle à manger. La cuisine servait également de salle de bains. On me lavait dans un grand baquet métallique. Il y avait aussi une marquise sur laquelle je m'étais aventurée et mes parents m'avaient récupérée de justesse.

Lorsque la gare des trams a été démolie, aux environs de 1950, nous avons déménagé dans un appartement au-dessus de la Caisse d'Épargne avec, comme on disait alors, tout le confort, c'est-à-dire chauffage central, salle de bains, armoires murales et pièces spacieuses. J'en garde un bon souvenir.

Le gérant de la Caisse d'Épargne, M. François Liardet, avait une fidèle collaboratrice en la personne de Lonette Chavanne. Très tôt, mes parents nous avaient inculqué le sens de l'économie et nous possédions, ma sœur et moi, un livret d'épargne. Un jour, j'ai voulu retirer Fr. 50.— et Lonette m'a dit d'un ton de reproche: «*En as-tu vraiment besoin?*». J'aimais beaucoup Lonette, elle était ma monitrice d'école du dimanche à l'église libre. Quand il faisait

beau, elle donnait l'école du dimanche dans le jardin des de Mestral tout près de la chapelle de Trévelin. J'en garde un souvenir lumineux.

A l'âge de quinze ans et demi, j'ai commencé un apprentissage de commerce dans la Maison Dufour qui fabriquait des semelles en caoutchouc à Aubonne. M. Dufour était omniprésent et omnipotent. Il était, comme on disait, le patron. Nous devions timbrer en arrivant et en partant. J'en ai gardé le sens de la ponctualité.

Il était du devoir d'une apprentie de première année de préparer le thé pour tout le monde. Chaque matin, je sonnais à la porte du bureau de M. Dufour, il fallait souvent attendre

longtemps; une plaquette indiquait différentes options: occupé, libre. Lorsque je pouvais enfin entrer, je m'avançais dans le vaste bureau jusqu'à une fenêtre où se trouvaient deux grands sacs en papier, l'un avec du thé et l'autre avec du sucre.

J'y piochais deux mesures que je présentais à M. Dufour. Parfois, il me fallait remettre le trop-plein de sucre dans un cornet et après approbation, je partais préparer mon thé. A l'atelier mécanique, les ouvriers n'étaient pas toujours contents. «*Pas assez sucré*», disaient-ils. J'avais un bon contact avec les ouvriers et je me rappelle avec émotion de Monsieur Charbonnier et Monsieur Giger, ce dernier ayant disparu malheureusement trop tôt.

“ *La trousse des samaritains était confiée aux apprentis et il fallait quelquefois parer au plus pressé lorsqu'un accident survenait.* ”

Une forte odeur de caoutchouc brûlé imprégnait mon manteau. Dans les bureaux, tout le monde fumait. C'était la mode et la notion de «*fumée passive*» était éloignée de tous les esprits.

Pour moi, ce fut une bonne école de vie et après je me suis sentie assez forte pour affronter de nouvelles aventures.

Avril 2022

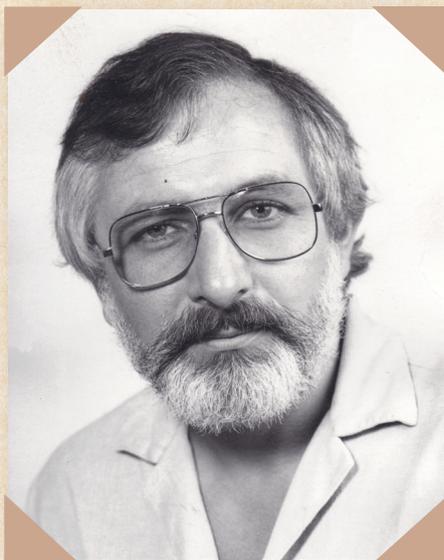
Michèle Matzinger-Grundmann

## Souvenirs d'un blaireau\*

Mon épouse et moi-même sommes arrivés à Aubonne en 1984 après avoir tenu l'Auberge ommunale du Cavalier de St-George pendant 10 ans. Mon épouse, que j'ai toujours aimé appeler Madame Ferry, souhaitait descendre plus près des vignes et du lac.

L'achat du «*Café du Commerce*» fut réglé en 2 heures. J'aurais bien voulu le renommer en «*Hôtel de L'Espérance*» qui était le nom de l'hôtel de mes grands-parents à Gérardmer dans les Vosges, brûlé par les Allemands en 1940. Madame Ferry n'avait toutefois pas voulu du changement de nom.

Nous avons fait des travaux pendant 3 mois. Pour meubler notre hôtel, je suis allé au marché aux Puces de Saint-Ouen à Paris où j'ai trouvé le zingue (bar) qui est la pièce maîtresse du restaurant, mais qui a bien failli ne jamais le devenir. En effet, l'antiquaire m'avait tout d'abord dit qu'il n'était pas à vendre car il avait été réservé par Monsieur Johnny Hallday pour Monsieur Jean-Jacques Debout. Je lui répondis alors que ce



dernier était en prison. Il a pris ses renseignements et me l'a vendu. La porte en verre gravée est aussi une antiquité qui était dans une boulangerie, de même que les colonnes qui décorent le restaurant.

J'ai adoré acheter ces pièces pour mon hôtel que je voulais à mon goût. Comme l'escalier était Art déco j'ai décidé de faire l'hôtel dans ce style. J'allais aussi beaucoup à Genève pour faire les brocantes et les antiquaires. C'est là que je suis tombé amoureux de mon 1<sup>er</sup> pot de chambre, le plus

beau pot de chambre d'Aubonne! Suite à ce premier pot, un client régulier s'était mis en tête de m'en apporter un de temps en temps en échange de quelques décis de vin. J'en ai eu jusqu'à quinze suspendus au plafond, que j'ai finalement revendus au troc d'Aubonne lorsque j'ai remis le restaurant. Ils sont retournés à leur place initiale. Un client m'avait taquiné en me demandant si je jouais au golf: Moi: «*Non, pourquoi?*» Lui: «*Vous avez un 18 trous au plafond.*»

Nos débuts furent difficiles. Madame Rosette Pittet, l'ancienne propriétaire, et son aide Maria étaient populaires à Aubonne et les gens aimaient venir manger au Commerce.

Les premiers temps nous avons surtout des clients de St-George qui faisaient l'effort de venir pour nous soutenir. Pour favoriser la transition, Madame Rosette Pittet avait gentiment accepté notre proposition de venir préparer ses lasagnes le samedi. L'ironie du sort voulut qu'un client me dise que les lasagnes étaient bien meilleures du temps de Mme Pittet!

\*Nom par lequel un client m'avait appelé en entrant dans le Commerce. Ce sobriquet est resté.

Suite du texte, page 4



J'avais bien ri. J'ai aussi essayé de mettre des miettes de pain et des verres sales sur les tables devant les fenêtres pour faire croire qu'il y avait du monde dans le restaurant. Un ami m'avait alors demandé un jour comment je ferais avec toutes mes tables sales si un car de touristes débarquait dans mon restaurant? Le jour même un bus VW déversait plein de touristes!

Nous organisions des soirées jazz le samedi et des concerts classiques le jeudi. Je mettais alors une cravate car c'était des soirées chics. Nous avions aussi essayé de faire une Galerie d'art comme à l'Auberge du Cavalier mais qui n'a pas marché. Je me suis beaucoup amusé dans mon métier.

J'ai eu la chance d'avoir tout d'abord Madame Ferry qui faisait très bien à manger et à notre séparation, le bonheur de rencontrer François que tout le monde connaît pour ses

bons petits plats. Il a toujours été extraordinaire comme cuisinier et comme personne.

Le café du Commerce a très vite très bien marché et il marchera toujours car non seulement on y mange très bien mais il est aussi bourré de charme. Je suis très fier d'y avoir travaillé pendant plus de 28 ans.

“ Je réalise que je suis sans retenue. Par exemple, un client qui arrivait en me disant: «deux couverts», je lui tendais deux fourchettes et deux couteaux.

Les gens n'appréciaient pas toujours mon humour, mais c'était plus fort que moi, je devais dire mes bêtises. Je pense que je me suis autorisé à dire ce que je pensais après avoir dû me taire pendant des années où je travaillais comme employé pour d'autres. J'ai pu être moi-même le jour où je suis devenu patron. Je dois préciser que c'est un défaut familial.

Néanmoins, je suis heureux que mon fils Olivier, qui a aussi tenu le Commerce, n'ait pas du tout hérité de ce trait de caractère. Il est strict et c'est très bien ainsi.

Mes grands-parents étaient déjà hôteliers, mes parents étaient aussi du métier et je suis né en 1940 dans la cave de l'hôtel familial, le cinquième de huit enfants. Mon père avait ouvert une épicerie-traiteur et il adorait les produits suisses qu'il vendait comme Knorr et Morand.

On m'a fait faire l'école catholique et j'ai même commencé le petit séminaire avec huit camarades pour devenir prêtre. Aucun des huit n'est devenu prêtre... nous avons tous terminé dans l'hôtellerie.

Si vous me croisez dans Aubonne, n'hésitez pas à m'arrêter, j'ai encore beaucoup d'anecdotes à vous raconter!

Août 2022  
Gérard Ferry